

9204. A  
V. JEANROY-FÉLIX

# FAUTEUILS CONTEMPORAINS

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

## ÉTUDES LITTÉRAIRES

BRUNETIÈRE, DE HEREDIA, ANATOLE FRANCE, SOREL,  
JULES LEMAITRE, VICOMTE DE BORNIER, PIERRE LOTI,  
HENRI HOUSSAYE, GASTON PARIS, MELCHIOR DE VOGUÉ,  
COMTE D'HAUSSONVILLE, MEILHAC, CHALLEMEL-LACOUR,  
COSTA DE BEAUREGARD, BOURGET, CLARETIE, DE  
FREYCINET, THUREAU-DANGIN, LAVISSE.

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET 59, RUE DE RENNES

A

200  
264  
V. JEANROY-FÉLIX

À

# FAUTEUILS

## CONTEMPORAINS,

DE

## L'ACADÉMIE FRANÇAISE

### ÉTUDES LITTÉRAIRES

BRUNETIÈRE, DE HÉRÉDIA, ANATOLE FRANCE, SOREL,  
JULES LEMAITRE, Vicomte DE BORNIER, PIERRE LOTI,  
HENRI HOUSSAYE, GASTON PARIS, MELCHIOR DE VOGÜÉ,  
Comte D'HAUSSONVILLE, MEILHAC, CHALLEMEL-LACOUR,  
COSTA DE BEAUREGARD, BOURGET, CLARETIE, DE  
FREYCINET, THUREAU-DANGIN, LAVISSE.

*XVIII - 214*

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET 59, RUE DE RENNES

À

# FAUTEUILS CONTEMPORAINS

## DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

VII. FAUTEUIL

Académicien en 1893. — Successeur de M. Duruy.

---

Quand une décision ministérielle l'eut transféré de la classe de sixième à Besançon dans celle de cinquième à Nevers, Taine envoya sa démission à l'excellent ministre de l'Instruction publique d'alors, en ajoutant au bas de la pancarte : « Pourquoi pas à Toulon ? » Ce n'eût été, du reste, que changer de baignoire. Il est de fait que mettre à profit une si puissante intelligence pour enseigner la règle *Doctior Petro* était une idée assez étrange chez un successeur de Fontanes et de Guizot ! Quoi qu'il en soit, s'il eût été envoyé à Toulon, Taine eût compté, peut-être, parmi ses élèves (en forçant un peu les dates), un adolescent nommé Ferdinand Brunetière. Rien ne nous autorise à deviner ce que fut celui-ci sur les bancs du collège. Donna-t-il, dès lors, quelques preuves de l'indépendance de caractère qui le signalera plus tard, ou apparut-il comme un élève doux, triste et renfermé, ainsi qu'il arrive si souvent pour ceux qui, plus tard, doivent échapper en ouragan dans la vie ? Fut-il cyclone

ou « *bonace* ? » Il fit de brillantes études au lycée de Marseille, pépinière de professeurs remarquables par la science, mais qui, peut-être, sous l'influence de ce maudit sirocco, ne déployaient pas toute la vivacité que réclame le « sacerdoce » universitaire. Comme il était chargé de couronnes, on l'envoya parfaire ses études à Paris, pour y suivre le cours de philosophie. En général, quand il arrive dans un lycée de la capitale, l'aigle de province commence par être bravement, en composition, 43<sup>e</sup> ou même pis sur 70 ou 80 élèves. D'où stupéfaction profonde, découragement et calme plat, dont on se remettait bien vite ; puis, on arrivait, peu à peu, à prendre place parmi les cinq ou six premiers. Mais il fallait travailler ferme. Après quoi l'École Normale vous tentait. Là dessus, intervention des parents qui vous disaient : « Encore trois ans d'études ! Cela n'est pas possible. Il faut que tu *gagnes* tout de suite ! » On se présentait donc, mais en ayant soin de ne pas paraître à l'une des compositions, et ce, pour être certain de ne pas être reçu. Risible drame, et pourtant, comme on souffrait au fond du cœur ! L'examen écrit commençait vers la fin du mois de juin : version latine de Quintilien, que l'on s'amusa à parodier (il faisait si chaud !), thème grec, semblable à un petit chien nouvellement tondu, parce qu'on avait oublié de le consteller d'accents, d'esprits et de digammes, vers latins où l'on finissait gaîment un hexamètre par mêtus. Le discours français obtenait un 8 1/2 sur 10, ce qui était une belle note, et, pour la dissertation philosophique, on approchait du maximum ; mais, quant à la composition en histoire, on n'avait plus besoin de se forcer ; on faisait mal tout

naturellement : « *les guerres d'Italie jusqu'à la mort de Léon X* », quel sujet mal délimité ! Quand meurt-il, ce protecteur des lettres et des arts ? A tort et à travers, et au petit bonheur, on poussait jusqu'en 1525, et l'on obtenait un 2, ce qui vous permettait d'aller chez vos ascendants maternels surveiller la plantation des choux-cabus, en attendant la session suivante. Deux fois de suite, les choses se passaient de la même manière, deux fois on se suicidait, et l'heure fatale arrivait où l'on avait passé l'âge. Adieu, les beaux rêves ! Il fallait se résoudre à faire le métier qu'avaient fait Hégésippe Moreau, le Pindare de la Voulzie, Alphonse Karr, le moderne Aristophane, Armand Marrast, le républicain à la purée d'ananas <sup>1</sup>, ou, si l'on avait quelque vague performance pécuniaire, à manger, de temps en temps, de la vache enragée, dans quelque caboulot strabique de la rue des Cordiers, et à battre le pavé de ses semelles perméables, en attendant (sous l'orme) que le directeur de quelque fabrique à bachot, eût (chance rarissime !) accepté votre collaboration pour la partie des lettres. Moyennant un salaire de soixante-dix ou quatre-vingts francs par mois, on faisait, plein d'ardeur et de santé intellectuelle, un gentil petit cours de philosophie, et, quand vous sortiez de terminer votre première classe à de jeunes rastaquouères de toute nationalité, le Directeur, un Labadens quelconque, encore tout poisseux du Liebig qu'il fourrait dans l'eau claire de son bouillon, vous reprochait sèchement de faire votre cours avec trop peu de verve et de chaleur, et, pour vous dresser, prenait soin

<sup>1</sup> Bien entendu, nous n'ajoutons nullement foi à cette ridicule légende.